

## Contemporary French Texts

### Ernaux

Annie Ernaux is the author of many texts of auto-fiction, which often treat with bold lucidity different aspects of her work, family, and sexual life. *Passion simple* (1991) was one such short text, centred exclusively on a sexual relationship that the author had in her middle-age, and was included in her citation for the Nobel Prize (2022).

- 1) What do you make of the tone?
- 2) Does she seem to channel Gide or Perec in her auto-fiction, and what other elements – perhaps even Realism – might be said to be at play in her work?

### NDiaye

NDiaye is another star of the contemporary French literary scene. This extract is from her most famous novel, *Trois femmes puissantes* (2009), for which she was the first Black woman to win the *Prix Goncourt*, France's equivalent of the *Booker*. The atmosphere evoked in these opening pages is, I believe, quite hard to decipher. Realist? Surrealist? Psychologically acute – or deliberately hollow? As in much of her work, a certain degree of alienation creeps into the prose itself, and the oddness of the immigrant experience, together with the oddness of femininity in a masculine world, is brought out quite subtly. This part of the text is also an auto-fiction, dealing with the author's own troubles with her absent Senegalese father, a common motif in her works.

- 1) In what ways do these extracts compliment and undermine each other in their depiction of contemporary women in France?
- 2) How does NDiaye treat auto-fiction – writing in the third person – compared to Ernaux?

## Ernaux, *Passion Simple* (1991)

Une fois prête, maquillée, coiffée, la maison rangée, j'étais, s'il me restait du temps, incapable de lire ou de corriger des copies. D'une certaine façon, aussi, je ne voulais pas détourner mon esprit vers autre chose que l'attente de A. : ne pas gâcher celle-ci. Souvent, j'écrivais sur une feuille la date, l'heure, et « il va venir » avec d'autres phrases, des craintes, qu'il ne vienne pas, qu'il ait moins de désir. Le soir, je reprenais cette feuille, « il est venu », notant en désordre des détails de cette rencontre. Puis, je regardais, hébétée, la feuille gribouillée, avec les deux paragraphes écrits avant et après, qui se lisaient à la suite, sans rupture. Entre les deux, il y avait eu des paroles, des gestes, qui rendaient tout le reste dérisoire, y compris l'écriture par laquelle j'essayais de les fixer. Un espace de temps délimité par deux bruits de voiture, sa R 25 freinant, redémarrant, où j'étais sûre qu'il n'y avait jamais rien eu de plus important dans ma vie, ni avoir des enfants, ni réussir des concours, ni voyager loin, que cela, être au lit avec cet homme au milieu de l'après-midi.

[...]

Tout ce temps, j'ai eu l'impression de vivre ma passion sur le mode romanesque, mais je ne sais pas, maintenant, sur quel mode je l'écris, si c'est celui du témoignage, voire de la confidence telle qu'elle se pratique dans les journaux féminins, celui du manifeste ou du procès-verbal, ou même du commentaire de texte.

Je ne fais pas le récit d'une liaison, je ne raconte pas une histoire (qui m'échappe pour la moitié) avec une chronologie précise, « il vint le 11 novembre », ou approximative, « des semaines passèrent ». Il n'y en avait pas pour moi dans cette relation, je ne connaissais que la présence ou l'absence. J'accumule seulement les signes d'une passion, oscillant sans cesse entre « toujours » et « un jour », comme si cet inventaire allait me permettre d'atteindre la réalité de cette passion. Il n'y a naturellement ici, dans l'énumération et la description des faits, ni ironie ni dérision, qui sont des façons de raconter les choses aux autres ou à soi-même après les avoir vécues, non de les éprouver sur le moment.

Quant à l'origine de ma passion, je n'ai pas l'intention de la chercher dans mon histoire lointaine, celle que me ferait reconstituer un psychanalyste, ou récente, ni dans les modèles culturels du sentiment qui m'ont influencée depuis l'enfance (Autant en emporte le vent, Phèdre ou les chansons de Piaf sont aussi décisifs que le complexe d'Œdipe). Je ne veux pas expliquer ma passion – cela reviendrait à la considérer comme une erreur ou un désordre dont il faut se justifier – mais simplement l'exposer.

Les seules données, peut-être, à prendre en compte, seraient matérielles, le temps et la liberté dont j'ai pu disposer pour vivre cela.

---

**Ernaux, *Simple Passion* (trans Tanya Leslie)**

Once I had dressed, made up, done my hair, and tidied the house, if I still had some time left, I would be incapable of reading or marking essays. In a way, too, I didn't want my mind to concentrate on anything else but the wait itself, in order not to spoil it. Quite often I would write down on a sheet of paper the date, the time, and "he's going to come," along with other sentences, fears—that he might not come, that he might not feel the same desire for me. In the evening I would go back to the sheet of paper, "he came," jotting down the details of that meeting at random. Then, dazed, I would stare at the scrawls on the paper and the two paragraphs written before and after, which one read in succession without a break. In between there had been words and gestures that made everything else seem trivial, including the very writing destined to capture them. An interval of time squeezed in between two car noises—his Renault 25 braking, then driving off again—when I knew that nothing in my life (having children, passing exams, traveling to faraway countries) had ever meant as much to me as lying in bed with that man in the middle of the afternoon.

[...]

During all this time, I felt I was living out my passion in the manner of a novel but now I'm not sure in which style I am writing about it: in the style of a testimony, possibly even the sort of confidence one finds in women's magazines, a manifesto or a statement, or maybe a critical commentary.

I am not giving the account of a liaison, I am not telling a story (half of which escapes me) based on a precise—he came on 11 November—or an approximate chronology—weeks went by. As far as I was concerned, that notion did not enter the relationship; I could experience only absence or presence. I am merely listing the signs of a passion, wavering between "one day" and "every day," as if this inventory could allow me to grasp the reality of my passion. Naturally, in the listing and description of these facts, there is no irony or derision, which are ways of telling things to people or to oneself after the event, and not experiencing them at the time.

As for the origins of my passion, I have no intention of searching for them in my early history—which one reconstitutes with the help of a psychoanalyst—or in my recent history, or for that matter in the cultural standards governing emotion which have influenced me since childhood (*Gone with the Wind*, *Phèdre*, or the songs of Edith Piaf are just as decisive as the Oedipus complex). I do not wish to explain my passion—that would imply that it was a mistake or some disorder I need to justify—I just want to describe it.

Maybe the only criteria to be taken into account should be of a material order: the time and freedom available to me throughout the affair.

**[End of Ernaux extract]**

---

**NDiaye, *Trois femmes puissantes* (2009)**

**I**

Et celui qui l'accueillit ou qui parut comme fortuitement sur le seuil de sa grande maison de béton, dans une intensité de lumière soudain si forte que son corps vêtu de clair paraissait la produire et la répandre lui-même, cet homme qui se tenait là, petit, alourdi, diffusant un éclat blanc comme une ampoule au néon, cet homme surgi au seuil de sa maison démesurée n'avait plus rien, se dit aussitôt Norah, de sa superbe, dit aussitôt Norah, de sa superbe, de sa stature, de sa jeunesse auparavant si mystérieusement constante qu'elle semblait impérissable.

Il gardait les mains croisées sur son ventre et la tête inclinée sur le côté, et cette tête était grise et ce ventre saillant et mou sous la chemise blanche, au-dessus de la ceinture du pantalon crème.

Il était là, nimbé de brillance froide, tombé sans doute sur le seuil de sa maison arrogante depuis la branche de quelque flamboyant dont le jardin était planté car, se dit Norah, elle s'était approchée de la maison en fixant du regard la porte d'entrée à travers la grille et ne l'avait pas vue s'ouvrir pour livrer passage à son père — et voilà que, pourtant, il lui était apparu dans le jour finissant, cet homme irradiant et déchu dont un monstrueux coup de masse sur le crâne semblait avoir ravalé les proportions harmonieuses que Norah se rappelait à celles d'un gros homme sans cou, aux jambes lourdes et brèves.

Immobile il la regardait s'avancer et rien dans son regard hésitant, un peu perdu, ne révélait qu'il attendait sa venue ni qu'il lui avait demandé, l'avait instamment priée (pour autant, songeait-elle, qu'un tel homme fût capable d'implorer un quelconque secours) de lui rendre visite.

Il était simplement là, ayant quitté peut-être d'un coup d'aile la grosse branche du flamboyant qui ombrageait de jaune la maison, pour atterrir pesamment sur le seuil de béton fissuré, et c'était comme si seul le hasard portait les pas de Norah vers la grille à cet instant.

Et cet homme qui pouvait transformer toute adjuration de sa propre part en sollicitation à son égard la regarda pousser la grille et pénétrer dans le jardin avec l'air d'un hôte qui, légèrement importuné, s'efforce de le cacher, la main en visière au-dessus de ses yeux bien que le soir eût déjà noyé d'ombre le seuil qu'illuminait cependant son étrange personne rayonnante, électrique.

— Tiens, c'est toi, fit-il de sa voix sourde, faible, peu assurée en français malgré sa maîtrise excellente de la langue mais comme si l'orgueilleuse appréhension qu'il avait toujours eue de certaines fautes difficiles à éviter avait fini par faire trembloter sa voix même.

Norah ne répondit pas.

Elle l'étreignit brièvement, sans le presser contre elle, se rappelant qu'il détestait le contact physique à la façon presque imperceptible dont la chair flasque des bras de son père se rétractait sous ses doigts.

Il lui sembla percevoir un relent de moisi.

Odeur provenant de la floraison abondante, épuisée du gros flamboyant jaune qui poussait ses branches au-dessus du toit plat de la maison et parmi les feuilles duquel nichait peut-être cet homme secret et présomptueux, à l'affût, songeait Norah gênée, du moindre bruit de pas s'approchant de la grille pour prendre son essor et gauchement se poser sur le seuil de sa vaste demeure aux murs de béton brut, ou provenant, cette odeur, du corps même ou des vêtements de son père, de sa peau de vieux, plissée, couleur de cendre, elle ne le savait, elle n'aurait su le dire.

Tout au plus pouvait-elle affirmer qu'il portait ce jour-là, qu'il portait sans doute toujours maintenant, songeait-elle, une chemise froissée et tachée d'auréoles de sueur et que son pantalon était verdi et lustré aux genoux où il pochait vilainement, soit que, trop pesant volatile, il tombât chaque fois qu'il prenait contact avec le sol, soit, songeait Norah avec une pitié un peu lasse, qu'il fût lui aussi, après tout, devenu un vieil homme négligé, indifférent ou aveugle à la malpropreté bien que gardant les habitudes d'une conventionnelle élégance, s'habillant comme il l'avait toujours fait de blanc et de beurre frais et jamais n'apparaissant fût-ce au seuil de sa maison inachevée sans avoir remonté son nœud de cravate, de quelque salon poussiéreux qu'il pût être sorti, de quelque flamboyant exténué de fleurir qu'il pût s'être envolé.

Norah, qui arrivait de l'aéroport, avait pris un taxi puis marché longuement dans la chaleur car elle avait oublié l'adresse précise de son père et n'avait pu se retrouver qu'en reconnaissant la maison, se sentait collante et sale, diminuée.

Elle portait une robe vert tilleul, sans manches, semée de petites fleurs jaunes assez semblables à celles qui jonchaient le seuil tombées du flamboyant, et des sandales plates du même vert doux.

Et elle remarqua, ébranlée, que les pieds de son père étaient chaussés de tongs en plastique, lui qui avait toujours mis un point d'honneur, lui semblait-il, à ne jamais se montrer qu'avec des souliers cirés beiges ou blanc cassé.

Était-ce parce que cet homme débraillé avait perdu toute légitimité pour porter sur elle un regard critique ou déçu ou sévère, ou parce que, forte de ses trente-huit ans, elle ne s'inquiétait plus avant toute chose du jugement provoqué par son apparence, elle se dit en tout cas qu'elle se serait sentie embarrassée, mortifiée de se présenter, quinze ans auparavant, suante et fatiguée devant son père dont le physique et l'allure n'étaient alors jamais affectés par le moindre signe de faiblesse ou de sensibilité à la canicule, tandis que cela lui était indifférent aujourd'hui et que, même, elle offrait à l'attention de son père, sans le détourner, un visage nu, luisant qu'elle n'avait pas pris la peine de poudrer dans le taxi, se disant, surprise : Comment ai-je pu accorder de l'importance à tout cela, se disant encore avec une gaieté un peu acide, un peu rancuneuse : Qu'il pense donc de moi ce qu'il veut, car elle se souvenait de remarques cruelles, offensantes, proférées avec désinvolture par cet homme supérieur lorsque adolescentes elle et sa sœur venaient le voir et qui toutes concernaient leur manque d'élégance ou l'absence de rouge sur leurs lèvres.

Elle aurait aimé lui dire maintenant : Tu te rends compte, tu nous parlais comme à des femmes et comme si nous avions un devoir de séduction, alors que nous étions des gamines et que nous étions tes filles.

Elle aurait aimé le lui dire avec une légèreté à peine grondeuse, comme si cela n'avait été qu'une forme de l'humour un peu rude de son père, et qu'ils en sourient ensemble, lui avec un rien de contrition.

Mais le voyant là debout dans ses tongs en plastique, sur le seuil de béton parsemé des fleurs pourrissantes qu'il faisait tomber peut-être lorsque, d'une aile lourde et lasse, il quittait le flamboyant, elle réalisa qu'il ne se souciait pas davantage de l'examiner et de formuler un jugement sur son allure qu'il n'eût entendu, compris la plus insistante allusion aux méchantes appréciations qu'il lançait autrefois.

Il avait l'œil creusé, le regard lointain, un peu fixe.

Elle se demanda alors s'il se souvenait vraiment de lui avoir écrit pour lui demander de venir.

— Si on entrait ? dit-elle en changeant d'épaule son sac de voyage.

— Masseck !

Il frappa dans ses mains.

La lueur glaciale, presque bleutée que dispensait son corps informe parut croître en intensité.

Un vieillard en bermuda et polo déchiré, pieds nus, sortit de la maison d'un pas vif.

— Prends le sac, ordonna le père de Norah.

Puis, s'adressant à elle :

— C'est Masseck, tu le reconnais ?

— Je peux porter mon sac, dit-elle, regrettant aussitôt ces mots qui ne pouvaient que froisser le serviteur habitué, malgré son âge, à soulever et transporter les charges les plus incommodes, le lui tendant alors avec une telle impétuosité que, non préparé, il chancela, avant de se rétablir et de jeter le sac sur son dos puis, courbé, de rentrer dans la maison. La dernière fois que je suis venue, c'était Mansour, dit-elle. Masseck, je ne le connais pas.

— Quel Mansour ? fit son père avec cet air soudain égaré, presque consterné qu'elle ne lui avait jamais vu autrefois.

— Je ne connais pas son nom de famille mais, ce Mansour, il a vécu ici des années et des années, dit Norah qui sentait peu à peu l'emprise d'une gêne poisseuse, étouffante.

— C’était peut-être le père de Masseck, alors.

— Oh non, murmura-t-elle, Masseck est bien trop âgé pour être le fils de Mansour.

Et comme son père avait l’air de plus en plus désorienté et semblait même tout près de se demander si elle ne se jouait pas de lui, elle ajouta rapidement :

— Mais vraiment ça n’a pas d’importance.

— Je n’ai jamais eu de Mansour à mon service, tu te trompes, dit-il avec un fin sourire arrogant, condescendant, qui, première manifestation de l’ancienne personnalité de son père et pour agaçant qu’eût toujours été ce petit sourire dédaigneux, réchauffa le cœur de Norah, comme s’il importait que cet homme suffisant continuât de s’entêter à avoir le dernier mot plus encore qu’il eût raison.”

---

**Ndiaye, *The Strong Women* (trans. John Fletcher)**

And the man waiting for her at the entrance to the big concrete house—or who happened to be standing in the doorway—was bathed in a light so suddenly intense that it seemed to radiate from his whole body and his pale clothing: yet this short, thickset man before her, who’d just emerged from his enormous house and was glowing bright as a neon tube, no longer possessed, Norah straightaway realized, the stature, arrogance, and youthfulness once so mysteriously his own as to seem everlasting.

He held his hands crossed over his belly and his head tilted sideways; his hair was gray, and under his white shirt the belly sagged limply over the waistband of his cream trousers.

There he stood, bathed in cold light, looking as if he might have dropped to the threshold of his pretentious house from the branch of one of the poincianas with which the garden was filled, for—it had occurred to Norah—as she approached the house staring through the railings at the front door, she hadn’t seen it open to let her father out: and yet there he stood in the sunset, this glowing, shrunken man who at some point must have been dealt an enormous blow to the head that further reduced the harmonious proportions Norah remembered to those of a fat man, neckless with short, thick legs.

He stood there watching her as she approached; nothing in his rather lost, rather hesitant look indicated that he was expecting her, indeed that he’d asked, even begged, her to come and see him (insofar as a man like that, she thought, was capable of requesting help of any kind).

He was simply there, perhaps indeed having flitted down from the thick branch of a poinciana in whose yellow shade the house stood, to land heavily on the cracked concrete of the doorstep; and it was as if Norah had approached the railings at that instant by pure chance.

This man who could transform every entreaty on his part into an appeal made to him by someone else watched her opening the gate and entering the garden. He had the look of a host who was rather put out but trying to hide the fact; he was shading his eyes despite the fading of the light that had left the doorway in shadows but for his strange, shining, electric person.

“Well, well,” he said, “it’s you.” His speech was muffled and weak; despite his mastery of the language he was tentative in French, as if the unease he’d always felt over certain mistakes that were difficult to avoid now caused his voice to tremble.

Norah said nothing.

She gave him a quick hug but did not hold him tight: from the almost imperceptible way the flabby skin on her father’s arms shrank under her grasp she remembered how much he detested physical contact.

She thought she noticed a musty smell.

A smell emanating from the lush, wilting vegetation of the poinciana whose branches overhung the flat roof of the house and among whose leaves there perhaps nested this withdrawn and self-assured man ever on the alert—it pained Norah to imagine—for the slightest sound of footsteps approaching the gate at which he would take flight to land clumsily on the doorstep of his vast house with its rough concrete walls; or was it emanating—this smell—from her father’s body or his clothes or his old, wrinkled, ashen skin: she couldn’t say what it was, she’d no idea where it might be coming from.

At most she could say that this day he was wearing, and probably always wore now, a rumpled, sweat-stained shirt and trousers that were pale and shiny and hideously baggy at the knees, either the effect of his being too heavy a bird, one that fell over each time he landed, or—Norah reflected with rather weary compassion—of his having become after all another slovenly old man, indifferent or blind to lapses of hygiene while still clinging to the forms of conventional elegance, dressing as he’d always done in white and cream and never appearing on the threshold of his unfinished house without tightening the knot of his tie, whatever dusty room he’d emerged from, whatever poinciana, exhausted by flowering, he’d flown down from.

On landing at the airport Norah had taken a taxi, then walked in the heat for a long while because she’d forgotten her father’s exact address and only found her way after she’d recognized the house. She felt sticky, dirty, and spent.

She wore a sleeveless lime-green dress covered with little yellow flowers rather like those strewn over the doorstep under the poinciana, and flat sandals in the same soft green.

And she noticed with a start that her father wore plastic flip-flops, he who had always



made a point, it seemed to her, of never appearing in anything other than polished shoes in off-white or beige.

Was it because this untidy man had lost the right to cast a stern or disapproving eye over her, or because, as a confident thirty-eight-year-old, she no longer worried above all else what people thought of her appearance? Whatever the case, fifteen years earlier—she knew—she would have felt mortified to have arrived tired and sweating before her father, whose own aspect and bearing never betrayed in those days the slightest sign of weakness or susceptibility during a heat wave, whereas now she couldn't care less about showing him an un-made-up, shiny face that she hadn't bothered to powder in the taxi. Telling herself, with a rather sour, rancorous cheer, He can think of me what he likes, she recalled the cruel casual insults of this superior male when as teenagers she and her sister came to see him: remarks that always turned on his daughters' lack of elegance or want of lipstick.

She would have liked to say to him now, "You realize, don't you, that you spoke to us as if we were women whose duty it was to make themselves attractive, whereas we were just kids, not to mention your own daughters."

She would have liked to say this to him in a flippant, mildly reproachful way, as if all that had been just a rather crude form of humor on his part, and she'd have liked her father to show a little contrition, and for them to have laughed about it together now.

But seeing him standing there in his plastic flip-flops on the concrete doorstep strewn with rotting flowers perhaps knocked loose as he flew down from the poinciana on his tired, heavy wings, she realized that he no more would have understood or grasped the most insistent allusion to the nasty comments he used to make than he now cared to scrutinize her appearance and formulate a judgment about it.

He had a rather fixed, vacant, distant look.

She wondered then if he actually remembered having written asking her to come.

"Shall we go in?" she said, slipping her bag from one shoulder to the other.

"Masseck!" he shouted, clapping his hands.

The icy, bluish light seemed to shine more intensely from his misshapen body.

A barefoot old man in Bermudas and a torn polo shirt hurried forward.

"Take the bag," Norah's father ordered.

Then, turning to her, he said, "It's Masseck, d'you recognize him?"

"I can carry my bag," she said, immediately regretting her words, which could only have offended the servant, who, despite his age, was used to bearing the most awkward burdens, and so she passed it to him so impetuously that, being taken unawares, he tottered, before recovering his balance and tossing the bag onto his back, returned into the house with it, stooped over.

“When I last came,” she said, “it was Mansour. I don’t know Masseur.”

“What Mansour?” her father asked with a suddenly wild, almost dismayed look that she’d never seen before.

“I don’t know his surname, but that Mansour, he lived here for years and years,” said Norah, who felt herself slowly gripped by a nauseating, stifling feeling of discomfort.

“It was perhaps Masseur’s father, then.”

“Oh no,” she murmured, “Masseur is far too old to be Mansour’s son.”

And since her father seemed increasingly bewildered and even close to wondering whether she wasn’t deliberately trying to confuse him, she quickly added, “Oh, it really doesn’t matter.”

“You’re mistaken, I’ve never employed anyone called Mansour,” he said with a subtle, condescending smile that was the first manifestation of his former self: however irritating that tiny, scornful smile, it had always warmed Norah’s heart; it was as if, to this conceited man, it mattered less to be right than to have the last word.

**[End of Ndiaye extract]**

---